

L'historien Pierre Raboud livre une analyse captivante d'un scandale social qui, dès 1977, éclate dans toute l'Europe y compris en Suisse

«LE PUNK, C'EST L'ÉMEUTE ET LE PLAISIR»

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE BERTRAND

Contre-culture ► Les Trente Glorieuses s'achèvent, et au moment où le discours critique s'affaiblit en Occident, une insurrection musicale rejette avec virulence la culture dominante: le punk. Pierre Raboud décrit dans son ouvrage *Fun et mégaphones* comment ce mouvement se met en place dans quatre pays: la Suisse, la France et l'Allemagne de l'Ouest, ainsi que celle de l'Est. Durant la période étudiée soit de 1977 à 1982, une onde de choc partie de Londres et New York se répand, provoquant, choquant mais également créant de nouveaux engagements militants.

Décryptage avec l'auteur qui a consacré sa thèse de doctorat à ce sujet et dont ce livre est issu.

Comment le punk se répand-il depuis son foyer originel anglo-saxon?

Pierre Raboud: La transmission se fait à travers différents canaux. Au tout début, les disquaires indépendants jouent un rôle fondamental par leurs importations. Le voyage à Londres reste un moment important pour de nombreux acteurs. Et les radios anglaises, puis pirates, contribuent à diffuser ce style musical. Les punks prennent alors en mains la propagation de leur mouvement grâce aux fanzines, entre autres. Enfin, le punk a été très médiatisé du fait de sa propension au scandale.

D'où vient ce goût de la provocation?

La rupture doit être littérale, évidente. Les punks veulent réaliser quelque chose de totalement radical et nouveau. La volonté de heurter – qu'on retrouve dans les images, le look, des attitudes comme les crachats sur le public – découle de cela.

Qu'en est-il de la politisation du mouvement durant ces années?

Il s'agit d'un phénomène graduel, exponentiel. Au début, on a plutôt affaire à une petite scène focalisée sur sa propre vie. Puis, les punks se saisissent des occasions, pourtant rares à un moment de reflux des luttes sociales, afin de se mobiliser notamment par des concerts de soutien. La Suisse demeure un cas passionnant à cet égard. En effet, la lutte contre «la société de l'ennui» prend une place importante.

Au niveau politique justement, on associe souvent les punks aux anarchistes. Ce rapprochement vous semble-t-il pertinent?

Cette association est effectivement un peu trompeuse. Les symboles anarchistes sont dès le début très présents. Mais un anarchisme propre au punk se développe. Il se manifeste notamment sur des questions qui lui sont spécifiques comme l'indépendance au niveau de la production musicale par rapport aux circuits traditionnels.

Dans le cadre de l'engagement politique, les punks se sont-ils intégrés facilement dans des mouvements plus larges de contestation sociale regroupant différentes composantes?

Contrairement à certains préjugés, ils y participent souvent rapidement. Ils partagent avec ces mouvements une volonté de bouleverser la façon de se mobiliser avec de nouvelles manières

Couverture du fanzine zurichois *No Fun*, N°16, 1979. ARCHIVES PERSONNELLES



d'intervenir, plus expérimentales. Globalement, on observe une remise en cause des mobilisations nées pendant les années 1960. Ces dernières commencent pour partie à s'institutionnaliser, à rentrer dans une logique plus associative. Cela suscite donc un désir de nouvelles radicalités.

Quel est à ce propos le rapport des punks à la contre-culture des années 1960-1970?

Il est très conflictuel et c'est souvent mis en avant par différents protagonistes liés à la scène. Le but est alors de se démarquer d'un engagement qui évoque parfois celui des parents ou des grands frères, et à qui l'on veut s'opposer. Dans ce cadre, les hippies sont honnis pour leur supposée mollesse, leur manque de combativité. Toutefois, en observant plus attentivement, on remarque des filiations notamment au niveau des préoccupations sociales, particulièrement en Allemagne de

l'Ouest où les milieux alternatifs occupent une place importante.

En France et en Suisse, par exemple, la culture punk se vit aussi en marge de la société. Dans quelle mesure est-ce un choix?

Il est difficile de donner une réponse tranchée à cette question. Au début, il y a un phénomène de marginalisation. Les punks n'ont par exemple pas de lieux pour organiser leurs concerts. Puis se développent des logiques de revendication de plus en plus construites et cohérentes du fait d'être en marge, notamment en vue de se prémunir des circuits commerciaux. A chaque époque, la question de la marge est en débat. De nombreux groupes se demandent où placer le curseur de l'indépendance. I

Pierre Raboud, *Fun et mégaphones. L'émergence du punk en Suisse, France, RFA et RDA*, Ed. Riveneuve, 251 pp.

Répression ou récupération, réponses diverses

Au sein de l'Allemagne de l'Est, c'est la chasse au punks...

Effectivement, elle se manifeste par des fichages, des arrestations, des interrogatoires. En effet, le punk est considéré comme une perversion occidentale et ses adeptes rejettent le modèle socialiste tel qu'il y est pratiqué. Mais cela induit en réalité une surpolitisation du mouvement qui trouve parfois refuge au sein de l'Eglise protestante, peut-être soucieuse de favoriser des discours critiques vis-à-vis du pouvoir.

Et dans les pays capitalistes?

Des phénomènes de récupération sont très rapidement mis en place. La commercialisation a vite du succès avec des groupes se rapprochant du punk, ou d'autres à qui l'on colle cette étiquette d'une façon inappropriée. Pour répondre à cette marchandisation, certains punks vont aller encore plus loin dans le scandale.

Au niveau des autorités politiques, y a-t-il des tentatives de «neutraliser» la charge subversive?

Elles se demandent comment gérer cette problématique et les autres mobilisations jeunes. En Suisse, des rapports sont établis décrivant une jeunesse plutôt en perte de repères que réellement politisée. Des lieux pour faire des concerts sont mis à disposition, comme la Rote Fabrik à Zurich. L'un des objectifs est de scinder le mouvement. Au niveau français, la culture prend de plus en plus d'importance sous les présidences de Giscard d'Estaing et de Mitterrand, avec la même volonté de dépolitiser les pratiques subversives. **FBD**

«Fair Traders», en quête de sens



Documentaire ► Et si, face à une société capitaliste et de plus en plus technique et irrationnelle, on essayait d'agir autrement? C'est le choix que font les trois entrepreneurs présentés dans *Fair Traders* (2018) de Nino Jacusso. Le réalisateur suisse s'immerge dans la vie professionnelle de deux femmes et d'un homme, qui ont décidé d'abandonner leur métier pour se lancer dans des projets durables.

Ex-directrice d'une agence de marketing, Sina Trinkwalder produit désormais des vêtements zéro déchet à Augsburg, avec des personnes rejetées par le marché de l'emploi. Claudia Zimmermann a abandonné son métier de maîtresse d'école pour gérer avec son conjoint une ferme bio et un petit magasin villageois en Suisse alémanique. Patrick Hohmann, ingénieur en textile et ancien commerçant de fil, a réalisé deux projets en Inde et en Tanzanie pour la production de coton bio. Le point commun des trois protagonistes: retrouver une activité qui donne du sens à leur vie.

Aucune voix off n'influence l'opinion du spectateur. L'accent se porte essentiellement sur les témoignages et sur les différentes activités de l'entreprise. Si on ne doute pas de sa volonté louable de véhiculer un message rempli d'espoir, on regrettera toutefois que Nino Jacusso n'apporte pas plus de piquant à son documentaire. Certaines prises de vues et anecdotes un peu trop bien choisies lui donnent un aspect naïf, qui finit par nuire au fond – pourtant pertinent – du propos. Une présentation qu'on imagine un peu trop idéalisée des protagonistes, notamment celle du cultivateur de coton, qui gagnerait à analyser plus en profondeur leurs actions et le monde qui les entoure.

La principale qualité du film réside dans les images d'une très belle qualité. Et s'il peut toucher et apporter un changement dans certains esprits, *Fair Traders* reste un documentaire inspirant et bien construit, dont le message mérite d'être entendu. **JUDITH MARCHAL**

Dépasser la dévastation

Roman ► Destruction et amour de la vie hantent Après l'obscurité, du Chauv-de-Fonnier Alexandre Correa. L'ouvrage inclut trois textes, «Batman contre Super Ape», «Derrière les paupières» et «Plus loin». «Derrière les paupières» légende des photos de Patrice Schreyer à voir jusqu'au 20 octobre à Cernier. L'écrivain et le photographe y proposent une exposition qui estompe la limite entre paysages extérieur et intérieur.

Une longue odyssée se déroule dans «Plus loin». Le narrateur, passager d'un astronef, survit à tout l'équipage. Se sachant à jamais exilé de notre planète, il se défait de ses idées d'avant le départ. Les soucis terrestres lui paraissent futiles. Il se voit tel un relais entre sa vie terrestre et une existence future. «Je n'ai plus de rêves, je suis la vie», commente le spationaute.

Dans «Batman contre Super Ape», le célèbre héros affronte un homme-singe dans une ville dévastée. Les massacres se succèdent. Batman découvre toutefois une autre vision du monde quand il croise A-Tom, une femme qui propose une alternative aux violences. Aux préjugés, à la complexité, elle préfère rétablir un lien avec la nature, et ose rire de ce qui se passe autour d'elle dans une ville où plus un habitant ne rit.

Dans un style fluide, *Après l'obscurité* associe péripéties, interrogations sur la crise écologique et tentatives de retrouver un sens à la vie. Il incite à s'éloigner de ce qui empoisonne, de ce qui empêche de retrouver un rapport entre soi et le vivant. **MARC-OLIVIER PARLATANO**

Alexandre Correa, *Après l'obscurité*, Ed. Torticolis et Frères, 2019, 429 pp. Exposition à Evologia, Cernier (NE) jusqu'au 20 octobre: www.parc-evologia.ch